

Accepter de se remettre en question

Au moment où Alicia arrive chez ses parents adoptifs, ces derniers découvrent une personnalité plus proche de l'adulte que de l'enfant. Découvrons comment l'amour et la confiance mutuelle ont pu s'installer durablement.

Pourquoi un enfant très grand ?

Ayant respectivement 39 et 45 ans, mon mari et moi ne souhaitions pas adopter un bébé, ni un tout petit ; nous pensions à un enfant entre 6 et 8 ans, de préférence une fille, ayant moi-même deux garçons d'un premier mariage.

Mon désir d'accueillir un enfant très grand était ancré au fond de moi depuis longtemps. J'avais rencontré des adolescents brésiliens qui m'avaient tenu ces propos : *Nous, on n'a aucune chance, les gens veulent des bébés.* Je n'ai jamais oublié leur détresse...

Un matin de novembre 2002, la responsable de l'OAA qui s'occupait de notre dossier nous annonça l'existence d'Alicia : **une petite fille de 11 ans et demi**, vivant dans un orphelinat de Russie, souhaitait être adoptée ; elle était scolarisée et travaillait bien à l'école. Alicia avait 2 frères plus jeunes, que les services sociaux souhaitaient confier à un autre couple français désireux d'adopter une fratrie de deux enfants.

12 ans : le pour et le contre

Mon mari avait des réticences ; il craignait qu'elle ne s'adapte pas à l'école, qu'elle soit en échec scolaire alors qu'en Russie c'était une élève brillante. Comme moi, il voulait lui offrir une vie de famille harmonieuse, la préparer à un métier, qu'elle s'épanouisse, mais... douze ans passés dans un autre pays, c'était un lourd bagage à porter. Serions-nous à la hauteur ? Je ne voulais pas influencer mon mari, une telle décision demandait beaucoup de réflexion. Pourtant Alicia, nous l'aimions déjà. Au fil des jours, nous ne pensions qu'à cette enfant qui attendait des parents. Après les épreuves que nous avons traversées ensemble, nous pensions que notre couple résisterait à une éventuelle tempête. Nos garçons étaient partants : puisqu'il s'agissait d'avoir une « petite sœur », ils restaient les aînés. Nous avons donné notre accord.

Les premiers temps

Les premiers jours en famille ont été gais et très animés, nous échangeons par gestes et mimiques, on se serait cru dans une famille de sourds-muets ! Mais au bout d'une semaine, Alicia a fait une terrible crise de larmes. **Un réel désespoir** devant lequel nous nous sommes sentis impuissants car nos mots d'amour n'avaient aucun sens pour elle. Nous avons aussitôt envoyé un mail à notre correspondante russe afin qu'elle puisse parler à notre fille. On nous avait déconseillé les contacts avec ses petits frères pendant un certain temps : il fallait que les trois enfants commencent à créer les liens séparément avec leurs familles respectives.

Le soir, nous restions à côté d'elle en lui tenant la main jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle gardait une petite lampe allumée toute la nuit. Il lui arrivait de se réveiller en pleine nuit et de se mettre à taper de toutes ses forces sur le mur. Puis, au bout d'un mois, les réveils nocturnes et les crises de larmes ont cessé.

En septembre, elle a intégré un collège où elle pouvait suivre des cours de F. L. E (Français Langue Étrangère). Au bout d'une semaine, des gamins lui avaient craché dessus en la traitant de « sale Russe » !!! Dès le lendemain matin, je faisais le nécessaire pour qu'elle intègre un autre collège.

Durant le premier trimestre dans ce nouvel établissement, Alicia n'a pas été notée, bien qu'en maths et en anglais, elle était à « égalité » de niveau avec les élèves de sa classe, ce qui faisait l'admiration de ses professeurs. On m'avait conseillé de lui faire travailler le français, pour rattraper les cours qu'elle avait manqués dans le premier collège. Malgré toute l'énergie que j'y mettais, Alicia ne parlait pas, me fixait du regard, le ton montait, les livres valsaient à travers la pièce. J'avais tant à cœur qu'elle réussisse, elle était notre fille et son avenir dépendait de nous !

Apprendre à se connaître

J'ai fini par réaliser qu'Alicia était vexée : elle voulait **montrer qu'elle était capable d'y arriver seule**. J'ai compris qu'il fallait que j'arrête de jouer la maîtresse d'école et nous avons fait appel à un professeur extérieur. L'atmosphère s'est détendue.

Pourtant, au bout de quelques mois, son comportement envers moi a changé : **Alicia me tenait tête**, et les affrontements devenaient de plus en plus fréquents. Notre fille avait un caractère bien affirmé : elle m'avait dit qu'à l'orphelinat c'était elle qui « commandait » les autres. et qu'on la craignait. Elle n'acceptait pas qu'on lui demande d'obéir. Si je voulais lui faire admettre qu'il fallait attendre que le reste de la famille ait terminé de manger avant de se lever de table, elle se rebiffait. Sans vouloir lui imposer une discipline trop stricte, je pensais qu'il fallait commencer à « l'éduquer ». À chaque remarque de ma part, son regard se figeait, son visage devenait de cire... Mon mari essayait de la consoler, ce qui renforçait encore notre rivalité... Elle se précipitait pour prendre « ma » place sur le canapé, ou bien, elle s'enfermait à clef dans sa chambre. Je sais que tous les parents qui ont adopté ont eu à gérer ce genre de situation, mais notre fille était presque une femme. Pendant des années, Alicia s'était occupée de ses petits frères. À l'orphelinat, c'est elle qui les douchait, veillait à leur alimentation, les couchait, le plus jeune n'avait que 3 ans lorsque nous avons connu la fratrie. Et voilà qu'à présent, une étrangère lui dictait sa conduite ? Alicia ne l'entendait pas comme cela !

Ma fille est devenue ma rivale, elle me provoquait. Lorsque j'allais la câliner dans son lit après une dispute, elle posait bien en évidence la carte postale que lui avait écrite sa mère 6 ans auparavant, où elle lui disait des mots d'amour. C'était dur, dur pour tout le monde.

À faire des concessions

Oui, **nous avons douté**, nous nous sommes dit que nous avions placé la barre trop haut, qu'elle était bien dans son pays et qu'à cause de nous, **elle était malheureuse**. Nous avons pensé nous faire aider mais je sentais que le problème venait de moi. C'est mon fils aîné qui m'a ouvert les yeux : *Tu veux aller trop vite maman, laisse-lui du temps, tu n'étais pas comme ça avec nous*, à propos de l'attitude compréhensive de son beau-père : *il faut le comprendre, il n'a jamais eu de fille*.

Je me suis remise en question, il le fallait pour Alicia qui souffrait, pour sauver notre couple et notre famille.

Alors j'ai pris sur moi. Je ne répondais plus aux provocations d'Alicia, je préférais quitter la pièce, juste le temps de me ressaisir. Puis j'allais l'embrasser, on regardait des photos, nous parlions de son pays, ce qu'elle aimait par-dessus tout. Je lui laissais des petits mots d'amour sur son oreiller, ou un petit cadeau symbolique car je ne voulais pas qu'elle pense que « j'achetais son amour ».

Pour que chacun trouve sa place

L'orage passé, mon mari a décidé de s'occuper de « l'éducation » de notre fille. Il avait vu juste ; Alicia n'ayant pas eu de père avait besoin d'une autorité masculine.

Il y eut encore des affrontements entre nous, mais je gérais mieux ; tenir tête, c'était sa façon de dire « je suis là, j'existe, j'ai le droit... ». Sa colère ou son redoutable mutisme étaient ses seules armes pour mettre des mots sur ses maux.

Puis il fallut **gérer la jalousie entre les enfants**. Mon second fils avait toujours entretenu des relations privilégiées avec son beau-père qu'il avait connu à 4 ans. Mon mari lui accordait une attention que son père biologique ne lui avait jamais donnée. Et voilà qu'une fille lui volait sa place. Mais à mesure qu'Alicia progressait en français, les relations devenaient plus cordiales, et lorsque mon fils a eu l'idée de lui demander de lui apprendre le russe, ils se sont beaucoup mieux compris, la rivalité a cessé et aujourd'hui, ils s'entendent bien.

Et que le bonheur s'installe

Alicia est avec nous depuis 5 ans, elle aura bientôt 17 ans ; elle prépare un bac technologique en vue d'obtenir un BTS, pour devenir réceptionniste. Elle vient de réussir le code de la route du premier coup, et a commencé la conduite accompagnée avec son père. Elle a toujours un caractère bien trempé mais **quelle volonté** ! Quelle énergie ! Nous nous souvenons encore des heures qu'elle passait sur les dictionnaires de français et de russe, car pour comprendre ses cours elle devait d'abord les traduire en russe.

C'est notre fille adorée, **magie de l'adoption, j'ai l'impression de l'avoir portée en moi, comme ses frères**.

Extrait d'un mail envoyé par Alicia à une maman voulant adopter un enfant de 10 ans

Les premiers jours passés en France se passent généralement bien, puis au fur et à mesure on se pose des questions, est-ce un bon choix que de se faire adopter ? On ne verra plus les gens qu'on a côtoyés depuis des années, on peut être triste (...). Puis on s'adapte à notre famille, la famille adoptive est comme une vraie famille. On l'aime avec le temps et on oublie en quelque sorte notre passé. Aujourd'hui je me porte bien. Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien. Je pense que ce sera un peu difficile pour vous de vous occuper de vos deux autres enfants car il y aura de la jalousie. L'enfant adoptif voudra de l'affection, qu'on s'occupe plus de lui que des autres, car il n'a pas eu la chance d'avoir une famille. Je vous souhaite du courage.

L. G.